

MIRA CORPORA

JEFF JACKSON



MIRA CORPORA

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

BUCHET • CHASTEL

Pour Stéphanie
[Remerciements éternels à :
Aletha Black, Giorgio Hiatt,
Anna Stein, et John McElwee.]

Titre original : *Mira Corpora*
© 2013 by Jeff Jackson.

Et pour la traduction française :
© Libella, 2015
7, rue des Canettes, 75006 Paris

ISBN : 978-2-283-02750-9

Note de l'auteur

Ce roman s'inspire des journaux intimes que je tenais dans ma jeunesse. Quand j'ai redécouvert ces documents, ils m'ont aidé à mieux affronter les fragments de mon enfance et à comprendre que les blancs font aussi partie du tout. Il n'a pas toujours été évident de différencier les souvenirs des fantasmes, mais c'était déjà le cas à l'époque. À travers ce livre, j'ai tenté de faire honneur à ce matériau d'origine et à mes premières tentatives pour soumettre ces expériences au langage.

« Il y a un autre monde,
mais il est dans celui-ci. »

PAUL ÉLUARD

JE COMMENCE

Il y a un carnet vierge dans le tiroir du bas de mon bureau. Je le pose sur une surface plane. Je l'ouvre à la troisième page. Je tapote trois fois le papier avec mon stylo. Puis je dessine une porte et, en dessous, j'écris les mots « ouvre-toi ».

Sous mes pieds, le sol se met à bouger. Je garde les yeux rivés sur la page où la porte s'entrouvre désormais sur un escalier. J'entre dans la page et descends les marches. Plongé dans une totale obscurité, j'avance à tâtons, le bout des doigts effleurant les murs. Je me déplace lentement et respire profondément.

J'arrive en bas et mes pieds sont soulagés de sentir qu'ils reposent sur un terrain plat. Je reste immobile et prends le temps d'habituer mes yeux aux ténèbres. Un point lumineux minuscule m'attire au loin. Je remonte un couloir qui me conduit vers son faible éclat. Bientôt je pénètre dans une pièce ronde dépourvue de fenêtres. Des torches sont fixées tout autour des murs en pierre nue. Un autel en bois s'élève au centre de la salle.

Je m'approche. Un garçon à la peau d'albâtre – elle est toujours d'albâtre – est attaché à l'autel avec de la ficelle. Il est nu à l'exception d'un modeste pagne et j'aperçois les veines

MIRA CORPORA

bleues sous sa peau pâle. Un spécimen délicat. Son corps se contracte brièvement pour essayer de se libérer de ses liens, mais ce n'est que la crispation sans grande conviction d'un instinct animal.

Je prépare le sacrement avec soin. Je commence par arracher les poils épars sur sa poitrine autrement imberbe. Très vite, sa peau arbore la blancheur d'une feuille de papier. Un poignard en acier se trouve près du corps. Je l'empoigne fermement. En m'approchant de la surface vierge, la lame m'apparaît aussi affûtée qu'une plume d'oie. Je suis prêt, je peux commencer.

MON ANNÉE ZÉRO
(6 ans)

« Les efforts d'imagination sont inutiles, c'est
notre vie que nous n'arrivons pas à croire. »

THE MEKONS

Ils m'emmènent chasser les chiens errants. Les uns et les autres avancent à grands pas dans les bois et crient pour communiquer entre eux. Ils s'entraînent à épauler leurs fusils ou à les ouvrir par le milieu pour en faire tomber les douilles. Ils sont tous plus âgés que moi. Je suis petit et sans cesse dans leurs pattes. C'est l'après-midi ou dans ces eaux-là. La lumière du soleil se diffracte entre les arbres et vient enluminer le plancher de la forêt de motifs kaléidoscopiques. Aiguilles de pin, feuilles mortes, mottes de terre. La meute de chiens errants aboie au loin. Voilà mes premiers souvenirs. Les coups de fusil. Les bruits secs. Les petits éclats de poudre grise qui fleurissent au bout de chaque canon.

Bien sûr, il existe des souvenirs avant ces premiers souvenirs : une ferme en pierre, des repas chauds servis dans des assiettes blanches, une vaste chambrée remplie de lits étroits avec des couvertures en laine. Mais cette partie de chasse est mon commencement. Les gamins qui s'éparpillent dans la forêt. Le ballet au ralenti des pas silencieux. Le chœur muet des fusils mis en joue.

Un homme barbu ordonne à tous les enfants de se rassembler et de former des groupes. Un frère et une sœur portent leur choix sur moi en me tirant par l'oreille. « On veut Jeff », claironnent-ils. Ils disent que je suis leur porte-bonheur. La fratrie est pâle avec des jambes grêles, des shorts en jean, des chaussures de randonnée trop grandes. On s'enfonce au cœur de la forêt. La coupe en brosse du garçon finit en queue-de-rat tressée. Il la fait se balancer d'une épaule à l'autre. Tous deux ont des yeux globuleux, ainsi qu'un gros nez. Il y a autre chose sur leur visage, mais je ne sais pas encore bien quoi.

Le garçon me siffle de suivre le rythme. Mes jambes courtes et grasses me font mal, mais je suis résolu à ne pas me plaindre. L'obscurité profonde de la forêt apporte un courant d'air froid. La morve qui me coule du nez me chatouille la lèvre supérieure. J'ai un caillou dans la chaussure. J'accélère le pas, mais trébuche sur une racine et tombe. Je sens quelque chose d'humide sur mes paumes. Du sang, peut-être, ou juste de la boue rougeâtre. Je ne m'en souviens pas bien. La fille m'attrape la main et me tire en avant. Elle dit : « Plus vite. »

Un adulte donne un coup de sifflet et les groupes font halte au bord d'une route goudronnée. Nous la traversons tous ensemble avant de nous reposer dans une clairière. Nous restons à ce point immobiles que les taons se posent sur nous. Je le vois, à présent : tout le monde porte un masque. Des masques noirs ornés de sequins. Des masques blancs ornés de plumes. Des masques rouges avec de longs nez crochus. Moi aussi, je porte un masque. Plusieurs adultes s'accroupissent près d'un carré de terre grossière pour examiner les traces fraîches laissées par les griffes des chiens. On entend l'écho faible de jappements inquiets et le bruissement des feuilles tandis que les animaux s'élancent à travers les fourrés.

Au loin, les chiens aboient plus fort. La fratrie me fait porter un sac à dos très chargé. Les sangles en nylon mordent la chair de mes petites épaules. Il y a un bidon dans la poche extérieure et l'eau a un goût de métal froid. Le frère et la sœur restent silencieux et conversent en faisant rouler le blanc de leurs yeux. Ils semblent se concentrer pour suivre un sentier invisible. Le garçon part en éclaireur et crache par terre pour nous indiquer le chemin.

Les autres groupes sont hors de vue, mais l'atmosphère électrique de la chasse s'alourdit autour de nous. Bruissement des sous-bois. Crépitement des chants d'oiseaux. Coups de feu à proximité. Le garçon et la fille jettent leur masque dans les buissons. J'obéis à leurs ordres. On s'arrête pour écouter une série de gémissements suraigus. Ma gorge se serre. Je comprends que c'est l'agonie d'un chien sans savoir comment je le comprends. C'est un bruit terrible. Le frère et la sœur étreignent leur fusil d'autant plus fort. Ils se remettront bientôt en route, mais pas tout de suite.

Nous nous reposons près de la souche d'un arbre. La fille sort un paquet de cigarettes de son short et en allume deux pour son frère et elle. « On n'est pas mauvais chasseurs, me dit-elle. C'est juste qu'on a un autre plan. » Ils aspirent la fumée dans leur bouche puis la recrachent, encore et encore. Leur visage paraît très vieux. Le garçon produit des ronds de fumée parfaits. J'avance les lèvres et fais semblant de souffler des ronds avec une admiration muette. Peut-être qu'ils m'ont emmené pour m'apprendre quelque chose. Ils chuchotent.

Nous sommes dans une clairière où se dresse un petit arbre. La fille s'agenouille solennellement sur l'herbe et ouvre la poche intérieure du sac à dos. Le garçon m'ordonne de m'asseoir contre l'arbre. Le frère et la sœur prennent une corde dans le sac et l'enroulent autour du tronc mince. Je veux dire qu'ils l'enroulent autour de moi et serrent fort. Ils retirent des bocaux de verre du sac et en dévissent le couvercle en aluminium. Ils me couvrent le corps de bouts de nourriture pour chien dégoulinante et de graisse de cuisine visqueuse. Une partie de cette pâte brune et grumeleuse se colle à mes yeux et me fait battre des paupières. Il y a un mot qu'ils n'arrêtent pas d'employer, tous les deux. Le garçon le prononce en détachant légèrement les deux syllabes comme s'il avait un défaut d'élocution : « a-ppât ».

Encore aujourd'hui, je l'ai dans les narines : une puanteur atroce comme une viande trop épicée qui me lie fermement à la clairière. Le garçon et la fille tirent au fusil sur les arbres et regardent les oiseaux affolés s'égailler aux quatre coins du ciel. Ils attendent l'apparition des chiens. Les insectes me grimpent sur les mains et couvrent mes genoux. Des fourmis, surtout. À un moment donné, un papillon se pose sur mon coude, des ailes violettes figées sur un corps tressaillant. Il semble englué dans la bouillie collante, ses minuscules pattes comme des pistons frénétiques. Je sens quasiment son cœur hurler.

Impossible de calmer ma toux. Je suis pris de haut-le-cœur. Je m'interdis de pleurer. Le vent est retombé et le gazouillis métallique des insectes accompagne la fratrie tandis qu'elle s'enfonce dans les fourrés à la lisière de la clairière. Les trous noirs et ronds des canons de fusil virevoltent dans la verdure comme une paire d'yeux aux aguets.

J'ignore où sont passés le garçon et la fille. J'appelle à l'aide, mais personne ne répond. J'ai oublié quand ils sont partis. J'ai du mal à me remémorer l'enchaînement des événements. Les couloirs de nourriture ont durci et j'ai l'impression d'être piégé à l'intérieur d'une fine coquille. Le ciel prend la couleur d'une orange pelée. Les ombres qui tombent obscurcissent peu à peu mon champ de vision. L'orée de la forêt disparaît dans le néant.

La nuit est peuplée d'yeux d'un vert étincelant. La meute de chiens errants m'encercle. Ils reniflent l'air et grognent. Des museaux frémissants, des moustaches hérissées. Je reste parfaitement immobile. Quand l'un d'eux montre ses dents jaunes, je me mets à vagir. Une chaleur humide se répand dans mon pantalon. Le cercle se referme davantage. Ils ne sont pas si nombreux. Leurs mouvements sont hésitants et boiteux. Il y a du sang coagulé sur leur pelage brun épais. Je suis surpris de constater qu'ils ont une bonne tête. On se regarde droit dans les yeux. Ils se mettent à me lécher le visage de leur langue râpeuse.

Les cordes qui m'entravaient glissent. Peut-être que c'est le cas depuis le début. Je me détache de l'arbre, cambre le dos et m'étire. La clairière est déserte. La lune brille au-dessus de moi. Des éclats de lumière se reflètent sur la surface brillante des feuilles. Une brise fraîche passe dans mes cheveux et sur mes vêtements. Je me sens étrangement heureux.

Je traverse la forêt en parfaite ligne droite. Je ne sais pas si c'est le bon chemin, mais j'avance bille en tête.

La maison apparaît au loin. La ferme en pierre avec ses repas chauds et sa chambrée pleine de lits. L'endroit est éclairé comme un paquebot. La silhouette d'un garçon me fait signe d'une fenêtre à l'étage où il y a de la lumière. Je m'arrête un moment devant la clôture alors que j'ai la main sur le loquet, je me méfie à l'idée des réactions que suscitera mon retour. Un groupe d'adultes et de gamins parmi les plus âgés se réunit dans la cour. Je ne me souviens pas de leurs visages. Les adultes ont l'air contents de me voir et m'annoncent calmement que le dîner est prêt. Tous agissent comme si rien d'étrange ne s'était produit. Une femme d'un certain âge aux mains calleuses m'aide à enfiler des vêtements propres avant de me conduire à la cuisine. Je m'assois seul sur un tabouret en bois au comptoir. La soupe de légumes est encore chaude.

Je suis dans mon lit dans la grande chambrée. Les corps des rangées voisines dorment déjà. J'ai les yeux fermés, mais je passe en revue les événements de la journée afin de trouver des explications. J'ai le sentiment de ne pas bien me souvenir. Peut-être qu'après tout, il n'est rien arrivé d'inhabituel. Il n'y a que le rythme hypnotique des souffles endormis, le confort enveloppant des draps propres, la chaleur de la couverture en laine remontée jusqu'aux yeux. Ce petit drame tire à sa fin. Le rideau va définitivement tomber.

Non, attendez, quelques nuits plus tard, je me faufile hors de la maison encore plongée dans l'obscurité, attentif à ne réveiller personne. Je m'aventure de nouveau dans les bois avec un sac à dos plein à craquer sur les épaules. Obstinément, je retrace une ligne droite à travers le paysage. Les branches me griffent les joues. Des flaques mouillent mes chaussures. Au loin, plusieurs chiens errants hurlent à la lune invisible.

La même clairière. Le même arbrisseau. Je m'agenouille sur l'herbe molle devant le sac et ouvre la poche intérieure. Malheureusement, il ne s'y trouve pas de corde, mais j'ai plusieurs bocaux remplis à ras bord de restes à moitié pourris et ruisselants. Je m'assois dos collé à l'arbre et me recouvre d'une belle couche de nourriture. L'odeur est assez forte, un mélange de parfum sirupeux et de moisi qui pique les narines. Puis j'attends le retour des chiens. J'essaye de me remémorer la forme exacte de leurs yeux.

Chaque fois que le vent éparpille les nuages, je hurle à la lune blanche. Plus ma voix s'enroue, plus mon cri ressemble à un glapissement torturé. Je le lance encore et encore, mais rien ne bouge. La forêt reste silencieuse. Aucun des chiens ne mord à l'hameçon. Ils restent sur leurs gardes.

Les brins d'herbe tourbillonnent selon des motifs *compliqués*. Les buissons alentour craquent et crépitent. Puis un homme pénètre dans la clairière. Il me semble familier, même si ses traits ne me disent rien. Il secoue la tête en me voyant enduit de tous ces restes. Je passe les bras autour du tronc d'arbre et refuse de partir, mais je suis trop épuisé pour me jeter dans un combat épique.

Je traverse la forêt à dos d'homme. Mes coudes sont appuyés sur ses épaules, mes jambes pendent entre ses bras. Le rythme assuré de ses pas me berce jusqu'au sommeil, même si j'ai moins l'impression d'entrer dans un rêve que d'en sortir. L'homme se penche et je me redresse. Mes doigts tombent sur un morceau de tissu. Il porte un masque.

Des vagues d'obscurité créées par les bancs de nuages qui défilent à toute vitesse déferlent sur la forêt.

Les lumières de la maison en pierre clignotent dans le lointain.

Impossible de me débarrasser de cette odeur.

MA VIE EN CAPTIVITÉ
(11 ans)

« La goutte versée plutôt que la goutte
préservée »

EUDORA WELTY

J'observe la maison branlante de l'autre côté de la rue. La chambre de la petite fille est située à l'avant : la fenêtre du premier étage avec les rideaux noirs. En général, elle sort de l'ombre pour m'observer à son tour de ses yeux verts et ronds. Elle me surveille depuis des jours, mais réagit rarement à ma présence. Aujourd'hui, elle a même refusé d'apparaître. Peut-être qu'elle m'en veut parce que j'ai volé les oranges.

Je suis assis seul dans la salle à manger et j'attends qu'elle ouvre ses rideaux. C'est la fin d'après-midi. Des rais de lumière filtrent dans la pièce et couvrent d'or la bibliothèque autour de la table. Un rayon tombe sur l'assiette en porcelaine où reposent les deux oranges. Il y a une heure, je me suis hissé dans l'arbre au pied de la maison de la petite fille et j'ai cueilli les deux seuls fruits mûrs.

Un bruit en provenance de l'étage m'arrache soudain à ma vigie. Le bruit des pas ivres de ma mère bruissant sur